



S'engager dans un circuit-court de valorisation de la biomasse : une sociologie des “ pionniers ” en agriculture

Delphine Caroux, Loïc Sauvée

► To cite this version:

Delphine Caroux, Loïc Sauvée. S'engager dans un circuit-court de valorisation de la biomasse : une sociologie des “ pionniers ” en agriculture. 11es Journées de Recherches en Sciences Sociales, SFER (Société Française d'Economie Rurale), Dec 2017, Lyon, France. <hal-04281211>

HAL Id: hal-04281211

<https://normandie-univ.hal.science/hal-04281211v1>

Submitted on 12 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**S'engager dans un circuit-court de valorisation de la biomasse : une sociologie des
« pionniers » en agriculture.**

CAROUX Delphine, doctorante en sociologie

Delphine.caroux@unilasalle.fr

SAUVEE Loïc, enseignant-chercheur HDR en Sciences de Gestion

Unité de recherche INTERACT – UNILASALLE

Loic.sauvée@unilasalle.fr

**Papier préparé à l'occasion des 11èmes Journées de Recherches en Sciences Sociales
INRA – SFER - CIRAD
(Lyon – 14 et 15 décembre 2017)**

S'engager dans un circuit-court de valorisation de la biomasse : une sociologie des « pionniers » en agriculture¹.

Résumé

Depuis le début des années 2000, on assiste à l'émergence de circuits de valorisation de la biomasse miscanthus portés par une dynamique institutionnelle couplée à celle d'agriculteurs-entrepreneurs. L'objet de cette communication est de mettre en lumière les logiques entrepreneuriales de ces agriculteurs souvent qualifiés de pionniers. L'étude de ces logiques d'action entrepreneuriales, menée à partir des trajectoires d'agriculteurs et de leurs apparentés, rend compte de phénomènes tels que la mobilisation de capitaux d'origines diverses permettant de relativiser les risques, des représentations dépassionnées du métier d'agriculteur et la reproduction des schémas traditionnels de division sexuelle du travail. Les apports de la sociologie de l'entrepreneuriat et de ses appuis familiaux permettent d'ouvrir la boîte noire des processus entrepreneuriaux en déplaçant le regard de l'entrepreneur vu comme figure individuelle, vers les activités qu'il met en œuvre et les logiques sociales afférentes.

Mots clefs : agriculteur-entrepreneur, circuit-court, biomasse, miscanthus

Code JEL : Q10 – Q20

¹ Ce travail a été réalisé, en partenariat avec la SAS PIVERT, dans le cadre de l'Institut d'Excellence dans le domaine des Energies Décarbonées (IEED) P.I.V.E.R.T. (www.institut-pivert.com/fr) retenu parmi les Investissements d'Avenir. Ce travail a bénéficié d'une aide de l'Etat au titre du programme d'Investissements d'avenir portant la référence ANR-IEED-001-01.

Introduction

Le développement des énergies renouvelables constitue l'un des objectifs prioritaires des politiques de l'environnement. En France, la loi POPE en 2005 suivie de la Loi d'orientation agricole en 2006 qui promeut la production de biomasse et de carburants agricoles, puis le Grenelle de l'environnement en 2010² et enfin la loi sur la transition écologique en 2015 consacrent cette recherche d'alternatives énergétiques aux sources fossiles. La biomasse constitue une de ces alternatives et l'agriculture, avec la forêt et les déchets organiques, représente un gisement possible (Bichat et al, 2015). Un processus de mise sur agenda politique participe à la construction de la dimension « nouvelle » de ces sources alternatives. En agriculture les matières organiques sont valorisées, notamment comme fertilisants agricoles (Joncoux, 2013). Mais, compte tenu des réflexions actuelles sur la révision des pratiques agricoles, de nouvelles valorisations de la biomasse sont mises à l'honneur. C'est par exemple le cas des « projets locaux agro-énergétiques » (Pierre, 2013) définis comme des « circuits-courts non dévolus à l'alimentation humaine mais relevant bien de l'agriculture, soit parce qu'il s'agit de produire une matière première agricole destinée à de nouveaux débouchés [...] soit parce que cela s'inscrit dans le prolongement de l'activité de l'agriculteur au quotidien (faire son bois, entretenir sa haie) » (Pierre, 2015). De même les travaux d'Yvan Tritz développent le concept de « système énergétique agri-territorial » (Tritz, 2012).

Parmi les projets qui se développent aujourd'hui, deux logiques d'exploitation de cette biomasse cohabitent : d'un côté des process industriels de valorisation de grande envergure et de l'autre des initiatives construites à l'échelle locale et souvent en milieu rural. Elles sollicitent des acteurs divers tels des agriculteurs, des professionnels du conseil, des entreprises, des coopératives, des riverains, des collectivités territoriales, etc. Les agriculteurs investis dans ces projets, au même titre que d'autres engagés dans diverses formes d'innovation, sont souvent qualifiés de « pionniers » ou d'agriculteurs « leaders » par les professionnels du développement agricole. Mais cette désignation ne fait pas l'objet d'un questionnement spécifique. Ainsi, à travers l'étude des trajectoires de ces agriculteurs, de leurs apparentés et des exploitations, notre recherche souhaite comprendre comment et pourquoi des agriculteurs développent ces projets de valorisation de biomasse, à quelles ressources font-ils appel et quels capitaux mobilisent-ils au profit de démarches que nous qualifions de « logiques d'action entrepreneuriales » (Chauvin, Grossetti, Zalio, 2014).

² Les lois votées à l'issue du Grenelle de l'Environnement visent un objectif de 23 % d'énergies renouvelables dans la consommation totale d'énergie finale à l'horizon 2020 - Loi n° 2009-967 du 03 août 2009 et Loi n° 2010-788 du 12 juillet 2010.

Comment des agriculteurs qualifiés de pionniers se trouvent-ils précurseurs en matière d'innovation ? Quelle est la place du capital économique et des autres capitaux dans ces logiques d'action entrepreneuriales ?

Comment ces logiques s'alimentent-elles des ressources familiales et transforment-elles la division du travail familial ?

Ces questions seront abordées en prenant pour terrain des projets de reconversion ou de diversification d'exploitations agricoles à partir de la production d'une culture biomasse, le miscanthus. Cette nouvelle culture représente une clé d'entrée pour saisir les ressources de diversification de ces agriculteurs tout en considérant la pesanteur des structures et des systèmes de normes qui pèsent sur les logiques d'action.

Dans un premier temps (I) nous analyserons le développement de ces projets agri-énergétiques dans un contexte de transition écologique et de constitution d'une filière biomasse. Dans un deuxième temps (II) nous mettrons en évidence l'émergence de logiques d'action entrepreneuriales à partir d'une monographie familiale d'un agriculteur dit « pionnier » de la filière biomasse miscanthus.

I. Emergence et dynamique des circuits-courts biomasse énergétiques

Ces circuits-courts de valorisation de la biomasse font écho aux circuits alimentaires particulièrement bien étudiés par les sciences sociales. La profusion des travaux renvoie à une centration des discours sur les modèles agricoles alternatifs au modèle conventionnel et tend à faire des circuits énergétiques « une boîte noire », à l'instar de la sociologie des grandes cultures (De Raymond, 2014). L'analyse des circuits alimentaires a mis en valeur l'existence d'un nouveau type d'acteurs en agriculture (Cardona et al, 2014), les circuits énergétiques sont pour leur part portés par des « agriculteurs multi-casquettes » (Pierre, 2013) c'est-à-dire bien intégrés dans les réseaux professionnels agricoles qui ont naguère portés le projet de modernisation. Notre propos restitue ici l'émergence de ces circuits de valorisation d'un genre nouveau, en zone de grande culture, portés à la fois par une dynamique institutionnelle couplée à celle d'agriculteurs aux frontières de l'entrepreneuriat.

1. Constitution des circuits-courts de valorisation du miscanthus : entre initiatives institutionnelles et démarches d'entrepreneurs

Les années 2000 voient apparaître de multiples initiatives institutionnelles qui consacrent un processus de définition et de formalisation progressive de la filière biomasse. En Picardie, la

dynamique portée depuis 2005 par le pôle de compétitivité Industrie Agro-Ressources assure l'émergence de projets visant à terme le développement structuré d'une filière de valorisation du végétal. Ce Pôle associe au volontarisme politique, des ambitions industrielles portées par les acteurs de la région. Acteurs historiques du conseil agricole, les Chambres d'Agriculture vont également miser sur le développement de cette filière et proposer aux agriculteurs un ensemble de dispositifs à même d'inciter l'engagement des exploitations. En 2008 apparaît le Réseau Mixte Technologique Biomasse piloté par la Chambre d'Agriculture de Picardie. Des travaux de recherche agronomiques sont conduits sur ces nouvelles cultures biomasse (switchgrass, miscanthus, etc.) et donnent lieu à l'édition de « fiches cultures » qui proposent des références et des itinéraires culturels spécifiques. Progressivement d'autres travaux sont engagés sur la connaissance des procédés de valorisation, les coûts de production de biomasse, le risque à produire. L'accompagnement de projets, l'aide au développement de la filière pour les agriculteurs, l'optimisation économique, logistique des processus de valorisation, etc. sont les préoccupations actuelles de ce RMT. De même, chaque Chambre d'Agriculture en Picardie dispose d'un conseiller et animateur en capacité de répondre aux demandes des agriculteurs. Afin de valoriser les initiatives développées par les agriculteurs, un logo et une page internet intitulés « C'est bon pour le climat » ont été créés par la Chambre d'Agriculture. Ainsi, nous assistons à un phénomène de réappropriation institutionnelle des initiatives lancées par des acteurs de terrain. Cette démarche met en évidence la volonté d'organiser le développement d'une nouvelle filière et de labelliser les pratiques déjà initiées, sous couvert de l'aide à la décision.

Ce processus de structuration est également observable au niveau de la filière miscanthus. Le miscanthus giganteus est une culture pérenne dite « énergétique dédiée », c'est-à-dire implantée spécifiquement pour la production de biomasse et qui mobilise sur plusieurs années³ de la terre agricole à ce seul et unique profit. A ce jour 4000 hectares de cette graminée originaire d'Asie du sud-est sont cultivés en France, une surface relativement timide au regard des milliers d'hectares implantés en Angleterre, en Autriche ou bien en Pologne. En effet l'Angleterre est le pays qui a connu le plus fort développement du miscanthus énergie dopé par des mécanismes d'aides publiques avantageux, les « Renewables Obligation Certificates » pour les producteurs d'électricité et les « Energy Crop Scheme » pour les agriculteurs. Les milliers d'hectares implantés permettent d'approvisionner des centrales électriques, quand en Autriche et en Pologne ils sont essentiellement valorisés dans des projets de plus petite envergure.

³ Implantée pour une durée de 25 ans environ

En France la valorisation énergétique de cette culture biomasse ne constitue qu'un des multiples débouchés, en effet elle est également utilisée pour le paillage horticole/animal, ou ajoutée aux rations alimentaires bovines pour ses vertus ruminatoires. Des recherches en cours développent des biomatériaux et biocarburants de seconde génération. Pour le moment, la particularité de cette culture réside dans sa commercialisation qui n'est pas organisée dans une filière structurée. Outre l'autoconsommation à la ferme, la vente du miscanthus est principalement organisée par les agriculteurs planteurs en charge de démarcher de potentiels clients, qu'il s'agisse de particuliers, d'artisans, d'éleveurs ou bien de collectivités pour monter possiblement un « *projet agri-énergétique territorial* ⁴ ». A l'instar des circuits-courts alimentaires, nous assistons au développement, en zone de grande culture, de circuits-courts de valorisation de la biomasse.

L'importation du miscanthus en France est relativement récente. C'est à partir du milieu des années 2000 que les premières plantations éclosent suite à la création d'une société privée, Bical Biomasse France, devenue la SAS Novabiom en 2009 et basée à quelques encablures de Chartres. Cette société organise la promotion, l'implantation et l'accompagnement technique auprès des agriculteurs intéressés par la production de cette biomasse. Elle développe en parallèle un intense travail de collaboration avec des instituts techniques et de prospection, la presse spécialisée, pour mettre en avant les atouts du miscanthus et développer de nouveaux marchés tout en se reposant sur les expériences de terrain.

« En général c'est des choses qui se font en lien avec les agriculteurs, par exemple l'utilisation en complément de l'alimentation des vaches laitières, les premiers essais ils ont été faits avec les agriculteurs. Après, nous on essaye de communiquer avec eux dans la presse technique, nous on essaye de faire de la relation presse, on fait témoigner ces agriculteurs dans la presse pour que d'autres agriculteurs aient envie d'essayer, si ils ont les mêmes besoins, que le développement se fasse plus vite que par le bouche à oreille. [...] Sur notre site on a une carte interactive, on a beaucoup de liens entre les utilisateurs et les futurs utilisateurs pour essayer de créer un réseau d'agriculteurs, parce qu'un éleveur qui nous appelle il est très content de toutes les infos qu'on lui donne mais ce qu'il veut c'est entendre un autre éleveur. On sert aussi de mettre en relation. » (Ingénieur agronome Novabiom)

⁴ « La transition énergétique : une réalité à Hangest-sur-Somme, commune pionnière du chauffage collectif 100 % miscanthus. », Communiqué de presse, Novabiom, 29 octobre 2013, p.1-9.

Sous l'impulsion de cette société créée par un agriculteur, les cultures de miscanthus sont apparues en France. Suite à des études d'agronomie en Angleterre – là où le miscanthus est développé à grande échelle - cet agriculteur souhaite importer cette culture en France. A l'époque quelques hectares sont présents sur le territoire. Mais son action ne s'est pas construite indépendamment des institutions.

« De travailler en collaboration avec des gens, j'allais dire, irréfutables, des scientifiques qui finalement n'ont pas de conflit d'intérêt avec le travail qu'ils font. En même temps c'est un peu un devoir d'une boîte comme la nôtre, justement parce qu'on est un peu leader en termes de... [...] on ne peut pas se permettre d'ignorer ce qui se fait et d'être à la pointe donc on teste un peu tout, d'où les variétés qui sont en test sur notre labo et qui sont des variétés qui ne sont même pas encore commercialisées, d'où le fait qu'on participe à des projets de recherche européens, voilà. Tout ça est un peu cohérent, le but c'est effectivement de pouvoir ne pas dire de bêtises. » (Agriculteur fondateur de Novabiom)

Rapidement des collaborations sont engagées avec les Chambres d'Agriculture du Centre, de Picardie et de Normandie mais aussi avec l'INRA et d'autres instituts techniques et universités étrangères pour promouvoir le développement organisé de la culture. Les connaissances acquises assurent une légitimité pour réunir quelques agriculteurs qui deviendront actionnaires de la société puis premiers planteurs.

Parallèlement nous assistons à une institutionnalisation progressive de la filière par la création d'organisations professionnelles et de projets de recherche qui visent à en structurer le développement.

L'association France Miscanthus est créée en 2009 et regroupe une vingtaine d'adhérents. La plupart sont des coopératives de déshydratation et de granulation de fourrage. Elles se sont diversifiées dans le miscanthus avec le souci de développer leur activité et leur approvisionnement en combustible renouvelable. L'association qui les regroupe est progressivement devenue un lieu d'échange et de partage d'expériences et fédère la quasi-totalité des acteurs de la filière naissante. Elle est également une instance de représentation, de défense et de promotion de ces nouvelles cultures biomasse et entend faciliter leur intégration dans les exploitations. Sa création fait écho au contexte particulier du Programme de Restructuration National mis en place après la réforme du Règlement sucre de 2006 et s'est doté de fonds pour accompagner la restructuration du secteur betteravier. Une partie des fonds

a pu bénéficier à certains opérateurs des régions betteravières pour les aider à planter du miscanthus.

Enfin le développement de la filière se complète par un projet de recherche, Biomass For the Future (BFF). Ce projet d'investissement d'avenir porté par l'INRA vise le développement de nouveaux procédés de valorisation du miscanthus, de nouveaux produits dont des agro-matériaux.

L'observation du terrain met en valeur une dynamique institutionnelle et une progressive structuration de la filière de valorisation du miscanthus. Trois logiques de valorisation s'observent :

- la biomasse est autoconsommée au sein de l'exploitation (combustion dans une chaudière individuelle, litière animale)
- la biomasse est commercialisée localement auprès de particuliers, de collectivités, etc. et suppose de monter un circuit-court de commercialisation et de créer une structure commerciale
- la biomasse est produite et valorisée directement auprès d'une coopérative qui l'auto-consomme (combustion) et/ou la valorise (paillage, etc.)

Partant d'une démarche ethnographique, nos monographies se sont penchées sur les deux premières logiques qui impliquent l'investissement personnel d'un ou de plusieurs agriculteurs. Nous avons réalisé des entretiens répétés auprès de ces agriculteurs, puis dans un second temps auprès des éventuels associés qui peuvent être des membres de la famille, ou indépendamment, les ascendants, l'épouse, les enfants potentiellement intéressés par la reprise de l'exploitation. Dans certains cas, ces entretiens sont complétés par d'autres auprès de professionnels du conseil qui ont accompagné l'agriculteur. Nous avons enrichi ces entretiens par une présence en observation non participante lors de journées porte-ouverte des exploitations et lors de salons visant à faire connaître et vendre la biomasse miscanthus auprès de particuliers et professionnels. L'ensemble des données recueillies nous permet de mettre en évidence les ressources et capitaux qui soutiennent l'émergence de logiques d'action entrepreneuriales en agriculture.

2. Agriculteurs-pionniers au prisme d'une sociologie de l'entrepreneuriat

L'ensemble des analyses menées à partir de projets de valorisation de biomasse ou de production d'énergies renouvelables par les agriculteurs met en valeur leur participation à des formes de redynamisation des territoires ruraux, à même de leur permettre de retrouver des formes d'autonomie. Geneviève Pierre envisage ainsi ces projets « au cœur des enjeux d'une

ruralité multifonctionnelle valorisant l'autonomie, non au profit d'un repli sur soi, mais dans la perspective d'opérer ses propres choix, d'expérimenter, d'innover localement » (Pierre, 2013). Laure Dobigny convoque la force de ces dispositifs de valorisation par leur capacité à « revaloriser la place des agriculteurs au sein de la commune », à construire « une coopération autour de la production d'énergie » génératrice de « lien social » et « de nouvelles manières d'être ensemble » (Dobigny, 2012).

A l'instar des circuits-courts alimentaires, l'analyse des circuits-courts énergétiques n'échappe pas à une vision réenchantée de l'agriculture qui occulte une vision plus complexe de la réalité. Les agriculteurs à la tête de ces initiatives font l'objet d'une certaine valorisation. Ainsi, les conseillers agricoles des Chambres d'Agriculture évoquent la figure du « pionnier » pour désigner ces agriculteurs. De même Geneviève Pierre convoque les figures « d'agriculteurs moteurs », « leaders » ou bien encore « d'agriculteurs-initiateurs » (Pierre, 2013, 2015). L'ensemble de ces dénominations venus des sphères professionnelles ou scientifiques contribue à entretenir le mystère autour de l'identité et des motivations de ces agriculteurs à l'origine de projets de valorisation. La littérature évoquée précédemment présente ces agriculteurs comme des « acteurs territorialisés » (Pierre, 2013) qui sortent de la stricte sphère professionnelle pour s'inscrire dans des stratégies collectives. Leur capital social, leur réseau de relations est pointé comme facteur de leur encastrement socio-territorial qui a donné lieu à ces projets de valorisation dont le caractère multidimensionnel est avancé : « de l'entrepreneuriat agricole à l'expérimentation en machinisme [...], à la diversification et à la multifonctionnalité agricole ». La notion d'entrepreneuriat agricole est présentée de fait pour qualifier ces démarches qui débordent les normes des pratiques agricoles. Mais elle ne fait pas l'objet d'un questionnement particulier, tout comme la trajectoire de ces agriculteurs, leurs ressources, leurs capitaux et le rôle de ces derniers dans la construction de ces projets. Ainsi les apports de la sociologie de l'entrepreneuriat et ses appuis familiaux sont un recours pour envisager ces démarches agricoles nouvelles. De même, en se concentrant sur les ressources et les capitaux de ces agriculteurs, cette sociologie permet de couper court à toute tentative de valorisation et contribue à démystifier la figure du « pionnier » et celle de « l'agriculteur-entrepreneur » (Rémy, 2011).

L'entrepreneur peut être défini comme « un acteur social se livrant à une activité entrepreneuriale, c'est-à-dire à une activité orientée par rapport à une logique d'action particulière que l'on qualifiera d'entrepreneuriale » (Chauvin, Grossetti, Zilio, 2014). Nous nous posons donc face à un enjeu de démystification de l'entrepreneur comme « figure incontournable des mondes de l'économie et du travail ». Des travaux peuvent être cités sur la

figure de l'entrepreneur en agriculture (Muller, Faure, Gerbaux, 1989). Mais la notion est aujourd'hui galvaudée et chargée de représentations normatives renvoyant à une « « entrepreneurialisation » du monde contemporain » (Chauvin, Grossetti, Zalio, 2014). Etudier isolément les trajectoires d'entrepreneurs peut donc conduire à mettre en évidence leurs dispositions individuelles à entreprendre et à présenter une vision idéalisée d'acteurs économiques dotés de qualités psychologiques singulières. Pour contrer ce biais notre posture consiste à ouvrir la boîte noire des processus entrepreneuriaux en déplaçant le regard de l'entrepreneur vu comme figure individuelle vers les activités entrepreneuriales qu'il met en œuvre et ses logiques sociales. L'activité entrepreneuriale peut être définie comme « l'association dynamique d'une logique d'action et d'un contexte, constitué de ressources ou d'appuis, spécifique d'une période donnée et d'une position dans le monde social ». Ainsi une logique d'action, ici entrepreneuriale, peut s'entendre comme « un ensemble d'activités liées entre elles par des éléments communs » (Chauvin, Grossetti, Zalio, 2014).

Comme la littérature l'a mis en évidence et notre enquête le confirme, l'appréhension des logiques entrepreneuriales est indissociable de ses appuis et notamment de ses appuis familiaux, amicaux qui procurent des ressources dans lesquelles l'entrepreneur va puiser et qui vont profiter de manière directe ou indirecte à l'activité entrepreneuriale (Bessière, Gollac, 2006). Ainsi l'entrée par les « appuis » permet également de rompre avec une idéologie individualiste et méritocratique de l'entrepreneur en questionnant les conditions d'accès aux fonctions de chef d'entreprise et l'organisation quotidienne de l'activité entrepreneuriale. L'étude des logiques d'action entrepreneuriale en agriculture à travers les trajectoires d'agriculteurs et de leurs apparentés nous amène donc à nous situer au carrefour d'une sociologie de l'entrepreneuriat, indissociable de ses appuis et donc d'une sociologie de la famille et de la reproduction sociale.

II. La mise en visibilité d'une nouvelle logique d'action : l'activité entrepreneuriale en agriculture

La production et la valorisation de cultures biomasse semblent mettre en lumière une catégorie d'agriculteur qui assume une logique d'action de type entrepreneurial, c'est-à-dire rompt avec les normes et les représentations qui régissent l'activité et le métier d'agriculteur. C'est à partir d'entretiens répétés avec un producteur de miscanthus en Picardie que notre propos s'élabore et se construit à partir d'une analyse de sa trajectoire. Cette monographie met également en évidence les ressources familiales qui alimentent cette logique d'action.

1. L'émergence d'une logique d'action entrepreneuriale au cœur d'une « vocation » contrariée d'agriculteur

Les premiers traits caractéristiques de cette logique entrepreneuriale s'observent à travers la définition de soi et la rupture avancée avec les logiques d'action qui ont régi l'activité agricole des générations précédentes.

En effet, c'est sur l'exploitation familiale que le producteur de miscanthus s'installe en 1981. A l'origine il s'agissait d'un GAEC établi entre le père et le fils, travaillant ensemble sur une exploitation de polyculture-élevage laitier. En 1996 lors du passage en retraite du père, l'agriculteur décide de regrouper l'exploitation avec celle, céréalière, de ses beaux-parents et de reprendre leur petite ETA (Entreprise de Travail Agricole). Deux structures sont alors créées, la SARL ETA avec comme associés, l'épouse de l'agriculteur, et le GAEC où sont associés l'agriculteur et sa belle-sœur. Mais c'est l'ETA qui va tout d'abord bénéficier de développements plus importants au détriment de l'exploitation agricole qui perd son atelier laitier et ne conserve que les cultures. L'agriculteur souhaite dégager davantage de temps pour développer de nouveaux services au sein de l'ETA même si cet atelier offrait une plus-value, *« économiquement je sais que j'aurais gagné beaucoup plus d'argent dans ma vie si j'étais resté agriculteur-éleveur »*, avoue-t-il. C'est un manque d'affinité avec l'élevage qui peut expliquer l'arrêt et une rupture progressive avec le modèle des parents s'engage.

« Mes parents étaient passionnés de ça, j'ai quand même maintenu le troupeau le plus longtemps possible pour faire plaisir à mes parents, pour dire...j'étais bien conscient que le jour où stop, je savais qu'il y aurait ce jour parce que je n'envisageais pas de passer ma vie dans les vaches. »

Ainsi cette rupture exprime indirectement une construction sociale ratée de la vocation d'agriculteur. La reprise de l'exploitation est le fruit d'un choix mais qui ne semble pas être librement consenti mais bien construit socialement sous le poids des normes familiales. Ainsi l'agriculteur âgé aujourd'hui de 59 ans, avoue n'avoir jamais envisagé de reprendre la ferme familiale mais il souhaitait *« faire un tour du monde, aller travailler un an dans un pays, un an dans un autre, goûter un peu à tout »*. La famille et l'exploitation semblent avoir eu raison de ses projets.

« J'ai commencé comme aide comptable, j'ai fait un an dans un bureau, et puis pfff, j'aidais mes parents le soir en rentrant. Bon bah je vais rester les aider. J'étais installé en GAEC avec mes parents ce qui fait qu'au bout de quelques années, les prêts étaient remboursés, ça tournait bien. »

A plusieurs reprises dans l'entretien, l'agriculteur va insister sur le fait que ses parents sont « *de vrais agriculteurs-éleveurs* » comme pour marquer sa distance vis-à-vis d'eux et avec cette identité qu'il ne semble pas partager. Cette distance est renforcée par ses représentations de l'agriculteur pris dans un rapport de domination économique et social auquel il souhaite échapper.

« L'agriculteur vu de l'extérieur par tous les industriels il faut le maintenir juste au niveau de l'eau, si on fait monter le niveau-là, il va crever ça va pas. Si le niveau est là, il va commencer à l'ouvrir trop grande, ça ne va pas aller non plus. Donc faut le maintenir de l'eau jusqu'au menton. »

Pris en étau entre les pressions familiales qui s'exercent sur le repreneur élu (Bessière, 2010) et ses représentations des conditions d'exercice du métier, l'agriculteur va développer un rapport déviant à l'égard des normes qui régissent l'activité agricole et développer un modèle d'exercice du métier qui tend à se rapprocher d'une logique d'action de type entrepreneuriale.

« Si j'avais pas fait tout ça, je serais plus agriculteur parce que je me serais trop ennuyé, j'aurais tout abandonné. En fait je pense, je suis pas agriculteur, je suis pas un vrai paysan. Non je pense que je me suis retrouvé agriculteur par hasard quoi. Du coup j'utilise la terre d'une autre façon, c'est un support pour produire. »

Le développement de l'exploitation à partir d'un nouveau modèle qui s'inspire d'une logique entrepreneuriale va tout d'abord susciter la réprobation du père qui va tenter de peser sur les décisions en renouvelant le troupeau sans obtenir l'aval du repreneur. La pression familiale va cependant s'affaiblir progressivement. L'agriculteur va dans un premier temps apporter à l'exploitation un capital technique matérialisé par l'achat d'un poste à souder et de « *ferraille* » permettant l'invention et le bricolage de nouvelles machines. C'est aussi à travers ce savoir-faire acquis que se renforce l'opposition avec le père, « *mon père n'était pas bricoleur du tout, il était éleveur, point* », et la défiance vis-à-vis des institutions agricoles et des conseils prodigués qu'il juge intéressés. Ce capital technique va s'amplifier progressivement et se traduit par l'élaboration sur papier de prototypes que l'agriculteur va proposer à un constructeur en se déplaçant directement au siège social, en Italie car « *quand le matériel nous convient pas, voilà on l'adapte pour l'améliorer. Je passe plus de temps à chercher qu'à travailler, c'est toujours comme ça.* » Il va progressivement multiplier les contacts et les voyages à travers l'Europe et jusqu'au Etats-Unis afin d'importer en France de nouvelles machines et développer son ETA sur des marchés non concurrentiels.

« Ça permis de nous développer et de nous faire connaître comme ayant des activités différentes des autres. En fait on cherche toujours à gagner de la clientèle en proposant d'autres services, d'autres prestations plutôt qu'en se bagarrant pour un prix. Les autres ils font tous comme ça donc on trouvera toujours un qui prendra moins cher, il tiendra pas longtemps mais c'est pas la peine de partir à la course au prix le plus bas. »

L'ensemble des nouveaux services proposés par l'ETA va l'amener à construire lui-même son marché et à fixer pour chaque prestation un prix non élaboré à partir de références extérieures. C'est par exemple le cas pour la filière miscanthus qui suppose également d'engager une logique d'action qui rompt avec les modèles traditionnels de valorisation des matières agricoles. *« Tous ceux qui me disent y'a pas de contrat, comment on fait ? Si vous restez assis dans votre fauteuil, on va pas venir vous l'acheter, faut vous bouger. »*

Ici la construction sociale de l'entrepreneur va s'établir à partir d'une représentation de l'acteur comme « individu apte à tirer parti de l'horizon incertain et ouvert de l'action économique ». A cette représentation s'ajoute celle de l'individu « entrepreneur de lui-même » (Chauvin, Grossetti, Zalio, 2014) qui va forger une image de lui-même à distance de son entourage, de ses pairs et des logiques d'action qui les animent.

« Quand je vois les réactions de certains salariés dans les usines et tout ça, on se dit que, on n'est pas du tout les mêmes, c'est pas possible on n'est pas constitué pareil. Il est fatigué, quand on a fait 35 heures j'ai du mal à comprendre comment on peut être fatigué. Moi j'ai pas l'impression de travailler, des heures on peut en faire puisqu'on travaille pas alors que les autres travaillent donc on peut comprendre que trente-cinq heures ils en aient trop. Moi ça me gêne pas de travailler pendant que les autres font la fête, bah non, encore une fois c'est parce que je ne travaille pas, je me distrais. Des fois c'est vrai y'a des soirées où on se fait un peu suer, mais je me fais pas suer, je cogite et voilà, je suis dans mon monde et je réfléchis à des tas de choses et la fête se déroule autour de moi sans moi et ça ne me gêne pas. En quels que lieux que je sois, je vis dans mon monde de création, d'innovation et de réflexion. »

A travers ces propos nous retrouvons la forte « dimension narrative » (Chauvin, Grossetti, Zalio, 2014) à partir de laquelle l'agriculteur entrepreneur construit une représentation de lui-même comme un être différent mû par des logiques d'actions singulières, *« je suis déjà tellement atypique que rares sont ceux qui vont m'imiter donc je peux partager c'est pas un problème, ils auront bien d'autres freins psychologiques pour ne pas se lancer. »*. La réussite

est alors réduite principalement à la volonté de l'individu, à son psychisme, à sa capacité à rompre avec la « routine » et à croire en sa chance incarnée par une « petite étoile au-dessus de la tête ».

« Moi je crois beaucoup à...si on est optimiste, de toute façon les opportunités elles se présentent, y'a qu'à rentrer par la porte qui est ouverte, y'a toujours des portes qui s'ouvrent, faut pas avoir peur et rester sur le seuil. La porte elle est ouverte et on voit pas ce qu'il y a derrière, non ! On sent, non, snif snif, ça sent bon par-là, allez on y va, c'est comme ça que ça fonctionne. »

2. La fabrique sociale de l'entrepreneur

La représentation que l'entrepreneur a de lui-même va se construire sur l'image d'un individu libre, autonome et autodéterminé, toujours à la recherche d'innovations à mettre en œuvre pour se positionner sur des marchés encore inexploités. Or l'entrepreneur va parvenir à saisir dans son environnement un ensemble de ressources qui vont lui permettre de se construire comme tel et de développer des logiques d'action singulières. Ces ressources, qui sont conçues comme des « chances » que tout un chacun pourrait saisir et comme le fruit du « hasard », proviennent d'un capital social accumulé progressivement grâce à une insertion parmi des milieux innovateurs et qui est réactivé en cas de besoin.

« Oui, j'ai un carnet de contact et malheureusement, l'âge aidant, en étant toujours atypique, en innovant je finis par être connu par beaucoup de monde. Bon on a essuyé quelques plâtres, y'avait personne pour conseiller au début, enfin personne...d'autres qui faisaient pareils que moi. Et les gens qui innover, ils sont pas nombreux en fait. Là quand je suis allé planter du miscanthus j'ai rencontré des personnes que je n'avais pas vu depuis plus de vingt ans, ce sont les mêmes ! Ce sont les mêmes ! Chaque fois qu'il y a une réunion en petit comité sur un truc un peu tordu, pas courant, tiens bah...on retrouve les mêmes personnes. »

L'ensemble de ce capital social accumulé lui permet d'avoir accès à certains événements qui lui offrent des opportunités d'innovation tout en enrichissant ce carnet de contacts. Ainsi les voyages sont très nombreux en France et partout dans le monde et la participation aux salons est régulière à laquelle s'ajoutent des invitations spécifiques.

« Dans cinq ans je l'appellerai pour X raisons et il se rappellera de moi parce qu'on a eu un premier contact différent des clients lambda qu'il reverra dans cinq ans. Je dis c'est une chance d'avoir ces contacts privilégiés et chaque fois c'est le hasard qui me

les amène. Je ne cherche pas ça, au contraire je suis plutôt assez discret, dans une foule...mais le fait d'être différent...là au repas en Angleterre au repas le soir c'est des petites tables de cinq, j'étais à la table du directeur JCB France⁵ et du directeur JCB Monde. C'est un anglais qui me connaît parce que je l'ai rencontré deux-trois fois sur des salons. Chaque fois ça s'est fait, le hasard, la chance à laquelle je crois je pense. Je l'ai parce que j'y crois. »

Ce capital social accumulé va alors générer un ensemble de dispositions qui va l'amener à être attentif aux opportunités que les politiques structurelles agricoles peuvent offrir et qu'il saisit et réinvestit au profit d'un projet spécifique. Ainsi, si l'implantation du miscanthus n'a pas fait l'objet d'aides ou de subventionnements particuliers, d'autres opportunités provenant de politiques d'aides à l'arrêt vont être saisies. En effet c'est au total une somme de près de 150 000 euros qui va être attribuée à l'agriculteur sous forme de primes attribuées au titre de l'arrêt de la production laitière, betteravière, et dont le montant a été doublé dans le cadre du GAEC. Ces opportunités que l'agriculteur considère comme une « cerise sur le gâteau » ont constitué un important levier économique favorable à l'implantation du miscanthus, et qui selon ses dires lui ont permis « de ne pas se casser la figure ».

Cette manne financière, au-delà de la bulle d'air qu'elle constitue, permet également à cet agriculteur de développer une aversion limitée au risque et de contrer le refus des prêts déposés auprès de certaines banques. Il n'a par exemple pas hésité à solliciter une autre banque que le Crédit Agricole pour obtenir un prêt, banque au sein de laquelle des « placements » personnels ont été réalisés.

« Ils nous avaient dit que nos ETA c'était bon à mettre à la poubelle, niveau bancaire ça valait rien et puis le miscanthus, j'avais qu'à faire du blé comme tout le monde. Le motif c'est que vous n'avez pas de contrat de vente, bon sang je bagarre justement pour ne pas en avoir de contrats de vente parce que je veux pas me faire bouffer par n'importe qui en ayant des contrats, la marge elle est pour moi, elle est pas pour un intermédiaire, je fais de la vente directe. Je peux vous en ramener, tous mes éleveurs sont prêts à me signer un contrat mais qu'est-ce qu'il vaut le contrat avec un éleveur si dans six mois il décide d'arrêter les vaches ? »

⁵ JCB est une entreprise multinationale britannique, fabricant d'engins, de matériels de construction, de bâtiments et de travaux publics et d'agriculture.

Pour développer malgré tout ses projets et contrer le refus des banques, l'agriculteur va investir des fonds personnels et développer une relation à l'épargne qui ne relève pas de la thésaurisation.

« Je dépense dans l'innovation ce que je peux gagner sur des productions qui sont acquises. Mais c'est un choix, je suis beaucoup plus heureux à agir comme ça qu'à gagner de l'argent, à l'amasser et ceux qui ont trop d'argent ils sont malheureux, ils payent des impôts, des sommes de MSA pas possibles, ils savent pas où les placer et là les rendements sont trop bas. Bon moi j'ai pas tous ces soucis-là. »

Ainsi l'engagement de l'agriculteur dans la production et la valorisation d'une culture biomasse semble être le révélateur de logiques entrepreneuriales en agriculture. En effet c'est l'organisation actuelle de la filière de valorisation du miscanthus qui permet à une certaine catégorie sociale d'agriculteurs de se positionner sur ce nouveau débouché.

Tout d'abord le miscanthus permet à ces agriculteurs de se réapproprier la gestion de leurs débouchés et la plus-value qui en découle. S'engager sur un tel marché requiert au préalable un certain nombre de ressources, dont un capital économique supérieur.

« C'est vrai que je supportais de plus en plus mal d'être le producteur qui subit les prix de vente de son produit en fait. On décide rien, enfin on décide rien... Je pense que c'est réacquérir une liberté qu'on perd quand on.... En travaillant en exclusivité pour une coop, j'ai plus l'impression d'être un assisté, et puis voilà je vis de mes subventions et puis...j'aurais quasi l'impression de devenir salarié, même pas salarié parce qu'on n'a pas la garantie de l'emploi. Je fais partie de ceux qui créent le marché et j'en pose les bases un peu, c'est peut-être ça qui me donne l'impression de maîtriser le prix parce que je choisis ou pas de vendre en fonction des débouchés. Non j'ai l'impression d'avoir retrouvé une indépendance, l'indépendance que j'avais peut-être déjà trouvé en créant mon ETA. Peut-être que j'aurais pas osé prendre des décisions comme ça si je n'avais pas à côté l'expérience d'une ETA parce qu'en fait en ETA je suis complètement indépendant. La récolte de miscanthus se fait par l'ETA donc ça fait du bien à l'ETA. C'est vrai que les premières années j'ai pas facturé trop de récoltes parce que le GAEC avait pas les moyens de payer sa facture. »

Ainsi, le développement de la valorisation de la biomasse semble s'inscrire dans le cadre d'un développement d'activités de nature entrepreneuriale en agriculture. Cette filière dispose d'une entrée socialement sélective. Elle attire notamment des agriculteurs épris d'une volonté de se

réapproprier leur marché pour en tirer une plus-value supplémentaire dans un contexte d'érosion du pouvoir de l'adhérent sur les prix fixés par sa coopérative (Chomel, Declercq, Filippi, Frey, Mauget, 2013). De même ces agriculteurs sont bien dotés du point de vue économique et ils disposent d'un capital social, d'un capital technique qui limite leur aversion au risque. De plus, cette filière semble pouvoir offrir à ces agriculteurs l'opportunité de renforcer leur capital économique et de faire face « à une retraite de misère » car « *comme toute la ferme est en miscanthus, la retraite, je ne suis pas pressé de la prendre.* ».

Mais l'ensemble de ces capitaux semble également renforcés si l'on s'intéresse aux ressources familiales de l'agriculteur et à la contribution de chaque membre au projet entrepreneurial. Cette filière semble au final participer à des mécanismes de reproduction sociale et économique, d'auto-renforcement de ce groupe dans la mesure où « *le miscanthus y'a pas trop de travail quand même, si je mets toute la ferme en miscanthus, quand un jour j'arrêterai, mes enfants pourront être pluriactifs* ».

3. Les appuis familiaux de la logique entrepreneuriale

La figure souvent masculine et individuelle de l'entrepreneur tend à occulter l'intense mobilisation familiale sur laquelle s'appuie l'activité entrepreneuriale (Bessière, Gollac, 2006). Or l'appréhension des ressources de chaque membre de la famille est nécessaire pour mieux comprendre les modalités de mise au compte, le développement de l'activité et les conditions d'exercice au quotidien de l'activité de chef d'entreprise. Dans ce cadre, les alliances participent à enrichir les capitaux économiques de l'entrepreneur.

Les entretiens conduits auprès de l'épouse et de la belle-sœur de l'agriculteur mettent en évidence l'apport des héritages familiaux au développement de l'activité entrepreneuriale. Les parents de l'épouse étaient agriculteurs dans un village voisin situé à une quinzaine de kilomètres de l'exploitation de l'agriculteur. Ils exploitaient une centaine d'hectares de cultures céréalières dont soixante sont en propriété. Ils ont également développé une petite entreprise de travaux agricoles et réalisaient des prestations de moisson et d'ensilage. Mais la reprise familiale de l'exploitation a été compromise.

« *Je pense que très, très longtemps mon père s'est dit que de toute façon oui, il travaillait et qu'après eux la ferme serait cédée, je pense qu'il l'avait en tête parce qu'on était des filles.* » (Catherine, belle-sœur)

Les deux sœurs vont poursuivre leurs études. Catherine précise que les parents ne les auraient pas « poussé à faire des études » mais que « c'est venu naturellement ». Toutes deux vont faire

des études d'anglais jusqu'au niveau maîtrise à la faculté d'Amiens tout en profitant des activités culturelles de la ville (maison de la culture, théâtre, spectacles, etc.)

Après des stages d'un an en tant d'assistante dans des écoles anglaises, les deux sœurs reviennent en France et occupent toutes les deux à la même période des postes de professeurs d'anglais, Brigitte l'épouse dans des établissements scolaires et Catherine la sœur dans des établissements de formation pour adulte. Mais le mariage avec Monsieur Colin pour la première sœur et un « *accident de vie* » chez la seconde va faire basculer leurs trajectoires professionnelles et rendre plausible la possibilité d'une transmission familiale de l'exploitation. En effet Brigitte se marie à la fin des années 1980 et poursuit son activité de professeur d'anglais jusqu'à la naissance de ses deux fils, Grégoire et Simon, en 1994. Elle prend un congé parental de trois ans et décide de ne pas reprendre son activité professionnelle « *pour élever ses jumeaux* ». De son côté Catherine la cadette, jeune mariée âgée de 25 ans, perd son mari atteint d'une leucémie. Suite au décès de son mari elle vient s'installer au domicile de sa sœur et de son beau-frère qui lui ont aménagé une chambre particulière. Elle va vivre avec le jeune couple pendant plusieurs années jusqu'à la naissance des jumeaux.

« C'est un p'tit peu compliqué parce qu'à ce moment-là j'étais en dépression, ça faisait cinq, six ans que j'étais veuve je m'en remettais pas donc je travaillais mais de temps en temps j'avais des arrêts maladies. Et là mes parents prenaient leur retraite et à nouveau j'ai rechuté et quand c'est comme ça j'étais en dépression et puis mes parents m'ont dit écoute... »

Face à la situation de leur fille cadette, les parents vont l'inciter à quitter son emploi pour reprendre l'exploitation et s'associer à celle de son beau-frère. Alors en dépression, Catherine suit une formation pour « *reprendre la ferme de mes parents parce que Philippe était pas héritier direct, il ne pouvait pas...y'a des propriétaires qui auraient pu reprendre leurs terres et on voulait reprendre l'intégralité, c'est pour ça qu'à l'arrache j'ai fait un BPREA pour pouvoir reprendre toutes les terres.* »

L'exploitation agricole et l'ETA des parents sont donc transmis aux filles et les deux structures viennent se regrouper avec l'exploitation familiale de l'agriculteur. Un GAEC est formé dans lequel Philippe, son père et Catherine occupent tous trois le statut de chefs d'exploitation puis à deux après la retraite du père. L'ETA devient une SARL dans laquelle Catherine n'a pas de statut autre qu'apporteur de capitaux, en revanche sa sœur et son mari en deviennent les gérants officiels.

Le patrimoine transmis va permettre de contribuer directement au développement des activités entrepreneuriales et d'innovation de l'agriculteur. En effet, aux capitaux économiques s'ajoutent un capital immatériel. La clientèle de l'ETA des parents reste fidèle aux nouveaux gérants et permet à ceux-ci de développer de nouvelles activités tout en relativisant les risques induits.

« Et puis peut-être parce qu'il y avait eu mes parents derrière, on reprenait la clientèle et puis le maïs y'a vingt ans, on commençait le maïs fin septembre, on faisait vingt-cinq hectares par jour, je veux dire on faisait des grosses, grosses journées et on faisait ça pendant cinq semaines, c'était des années faciles, faciles. Donc c'est tout on avait une ensileuse, la récolte d'ensilage elle payait largement l'échéance donc ça nous faisait un amas de trésorerie justement pour partir sur des choses, des petits créneaux. L'ensilage il payait la machine à boudins... »

L'alliance permet donc à la fois la reprise familiale d'une exploitation mais aussi le transfert de capitaux économiques et de capitaux sociaux et de réputation qui constituent pour l'agriculteur des assises propices au développement de ses activités entrepreneuriales. De même l'apport supplémentaire d'une main d'œuvre féminine est non négligeable car elle soutient l'activité dans la prise en charge de tâches spécifiques, réactivant au passage une division sexuée du travail.

Les études sociologiques consacrées au travail des femmes ont bien mis en évidence que l'agriculture constituait un espace social où l'apport féminin reste invisible socialement et fait l'objet d'une appropriation par le chef d'exploitation (Delphy, 1983). Une forte division sexuelle est observée « en accord avec la vision naturalisée des places et des caractères supposés de chacun » (Giroux, 2004). C'est cette division du travail que nous pouvons observer à travers nos enquêtes.

Catherine évoque son hésitation lorsque ses parents lui proposent de reprendre l'exploitation :

« Je voulais pas au départ, je m'en sentais incapable, je me disais jamais je n'aurais ma place. [...] De toute façon à l'origine je ne me destinais pas au métier d'agricultrice donc il a fallu que je fasse mon trou parce qu'au départ je me disais, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? »

Progressivement Catherine va « faire sa place » en prenant en charge ce qu'elle appelle « le côté logistique ».

« Et puis finalement ça c'est fait naturellement parce que déjà quand vous avez des salariés, un ou deux salariés, y'a toujours des trucs qui viennent en plus, une panne ou aller rechercher un salarié. On va d'un chantier à l'autre, y'a des pièces détachées à aller chercher [...] donc quand on est en période de saison finalement...bah oui il faut qu'il y ait une personne auxiliaire qui soit là pour monter dans sa voiture pour aller...ou porter un outil si y'en a un qui fait un chantier à quinze kilomètres qui est en panne. En fait c'est ça et c'est vrai que ça devient quasiment indispensable et puis à côté de ça vous restez au bureau, bah il faut...les clients qui appellent. Après on fait des journées assez longues, y'a pas il faut les nourrir les gars voilà. »

Cette position « d'auxiliaire » à partir de laquelle elle a trouvé sa place dans l'exploitation l'a conduit progressivement à minorer son statut officiel de chef d'exploitation et à se retirer du processus décisionnel en accordant toute confiance à son beau-frère.

« Non je ne me sens pas la patronne parce que finalement les grandes décisions c'est quand même Philippe qui les prend. Moi je pense je suis...attachée de direction [rire]. Non pas du tout je fais exprès de dire ça. Non je suis là pour faire au mieux, pour que...parce que j'ai quand même mes billes dans l'entreprise, pour faire en sorte que ça fonctionne le mieux possible. »

Ses tâches au sein de l'entreprise semblent alors renvoyer aux caractéristiques traditionnelles des travaux agricoles féminins entrecoupés et parcellisés, démunis de sens car ils s'intègrent dans une cohérence qui échappe à leur contrôle (Chabaud-Rychter, Sonthonnax, Fougeyrollas-Schwebel, 1985). Catherine semble ici s'être glissée dans un rôle de « gestionnaire des aléas (Berlan, 1985) qu'elle assume et exprime au travers d'une anecdote.

« Et puis j'ai pas le temps, je veux dire le travail que je fais n'est pas...mesurable. Des fois à la fin de la journée ou parfois je vais chez ma mère, elle me dit qu'est-ce que t'as fait aujourd'hui ? Je lui dit j'en sais rien, toujours est-il que j'ai été en mouvement toute la journée, j'ai fait ce qu'il y avait à faire mais c'est pas comme avant quand on avait des vaches, je pouvais dire, bon bah de six heures à neuf heures j'étais dans l'élevage. Ensuite je suis revenue j'ai fait mon travail de bureau et à cinq heures j'étais repartie dans l'élevage mais là aujourd'hui non, qu'est-ce que je fais ? J'en sais rien, je ne sais pas ce que j'ai fait, je ne peux pas vous faire un résumé de ma journée. J'ai fait ce qu'il y avait à faire, j'ai géré les urgences de chacun. »

Catherine va donc prendre en charge les « urgences de chacun », gérer les appels des clients et leurs demandes de prestation. Elle s'occupe également de la réception du courrier, du paiement des factures, du classement des papiers administratifs et du pré-traitement de la comptabilité et prépare chaque jour le repas du midi pris en commun avec les cinq salariés de l'entreprise.

Ce schéma de division du travail féminin dans les exploitations agricoles semble donc se perpétuer dans une logique de reproduction des apprentissages, conforme à une socialisation sexuée.

« J'avais quatre-cinq ans, y'avait personne à la maison pour s'occuper de moi, fallait que je suive ma mère donc finalement j'ai toujours vu quand même...le métier, ce que ça pouvait être, les contraintes, la météo, bon voilà on travaille quand les gens sont en vacances [rire], on travaille le week-end. Tout ça c'était naturel. Je connaissais, mes parents avaient une ferme céréalière et puis mon père faisait un peu d'entreprise, donc oui l'été à la maison je voyais un peu ce que c'était parce que ma mère était beaucoup dans les champs, moi j'étais à la maison. Donc toute la journée, moi je prenais les appels donc en fait j'ai toujours baigné là-dedans. L'été, des fois je travaillais un p'tit peu, j'allais en Angleterre accompagner des gamins mais je faisais pas ça tout l'été, je restais souvent un peu au mois d'août à la maison pour donner un coup de main à ma mère. »

-Et votre mère était plus impliquée sur les machines ?

« Oh non c'était pareil, ma mère ne conduisait pas, rien du tout. Bah c'était pareil, c'était...de la logistique tout ça, voilà tout ça. »

Cette division sexuée du travail va se poursuivre et s'accroître lors de la reconversion de l'exploitation dans la culture du miscanthus. En effet la prise en charge de la commercialisation et de la communication pour faire connaître la plante et ses usages va s'ajouter aux tâches quotidiennes de Catherine. Ainsi c'est elle qui va réceptionner les appels nombreux des clients en quête d'informations et les commandes. Mais loin de constituer une charge de travail supplémentaire, ces tâches vont l'amener à réactiver des compétences acquises à l'occasion de son parcours scolaire et professionnel.

« Enfin là sur le miscanthus c'est un peu plus différent parce que je me rends compte que là je peux apporter ma pierre à l'édifice parce que c'est quelque chose que je peux faire au niveau de vendre du paillage, tout ça, ça je peux, ça demande pas de...c'est pas sorcier c'est juste un travail de...marchande [sourire]. Je vais pas dire commerciale parce que j'ai pas de formation commerciale mais je pense que j'ai quand même une

certaine fibre, j'ai quand même un peu le sens du commerce on va dire mais je n'ai pas du tout de formation, je fais un peu ça au feeling. Quand je vais faire le clown sur mon stand c'est un peu comme on fait le con c'est pareil. Pour moi c'est la même chose, quand vous êtes prof vous faites le clown si vous voulez attirer l'attention. Moi j'ai été prof d'anglais, [...] je vais pas faire ça d'une manière académique. Et bah là aller vendre sur des stands, tout ça c'est ça, c'est aller faire le clown, c'est faire un peu le show. »

La reconversion dans le miscanthus va supposer la prise en charge de sa commercialisation à l'échelle de l'exploitation. On voit ici comment les ressources et les compétences d'une main d'œuvre féminine diplômée, jusqu'ici en partie inhibées, vont être mis au service du nouveau projet de l'entreprise et l'accompagner en approfondissant la division sexuée du travail par la prise en charge par Catherine de la relation client. En effet elle mobilise ce qu'elle nomme la « pédagogie » tirée de son expérience de professeur d'anglais mais aussi celle d'accompagnatrice d'enfants lors de voyages en Angleterre et plus tard d'animatrice dans un parc d'attraction pédagogique. Ces expériences lui permettent également de se sentir à l'aise avec les clients qui désormais ne sont plus seulement des professionnels agricoles mais aussi des particuliers, néo-ruraux ou habitants des villes avec qui elle aime échanger et discuter.

-Et dans ces salons vous rencontrez aussi des gens de la ville ?

« Là oui, oui, vachement. Là quand je vais aller à Hornoy, Le chahut vert, c'est un festival, c'est dédié aux énergies renouvelables et puis aussi à la culture donc y'a pleins d'animations, des troupes de théâtre, des spectacles de rues...En plus moi j'aime bien la culture, je ne suis pas une intello mais je ne sais pas, quand vous avez fait des études...[...] J'aime bien baigner là-dedans donc là on tombe, beaucoup de baba cool, de bobo d'Amiens mais c'est des gens avec qui c'est plaisant, c'est des gens qui sont ouverts. Vous pouvez parler de tout, ils viennent vous voir, ils ont envie de voir ce que vous faites, ce que vous proposez. [...] »

-Et vous vous sentez à l'aise avec ces bobos d'Amiens ?

« Je dis bobo, c'est pas péjoratif mais c'est des gens qui sont intéressants. On va pas parler que de miscanthus, c'est plein de petits spectacles toute la journée. Et moi entre deux, je regarde le programme et je vais aller à un spectacle et je vais leur dire, tiens vous avez eu l'occasion de voir telle troupe ou tel spectacle ? C'est un échange... »

-Et vous vous sentez aussi à l'aise avec des agriculteurs...

« Tout à fait, c'est deux mondes dans lesquels j'ai baigné même si je suis plus trop dans le milieu des profs mais malgré tout je pense qu'on a un certain état d'esprit. Si j'ai été prof c'est parce que j'aimais justement ce monde de la culture. »

Ces rencontres offrent à Catherine une ouverture sociale. Ainsi elle évoque dans les entretiens les atouts de la culture du point de vue relationnel.

« Je pense que ce qui me plaît dans le miscanthus c'est que je ne suis plus dans un monde exclusivement d'hommes parce que, hé, bon il y a des hommes qui font du jardinage, c'est très bien mais des femmes, des petites copines là, on parle...J'ai l'impression de sortir un peu de mon monde parfois un peu trop masculin, un peu trop... »

Toutes ces ressources vont être bénéfiques au projet et permettre à l'entreprise de ne plus dépendre d'intermédiaires pour la valorisation de la production. Ainsi Catherine prend en charge l'organisation et la présentation esthétique des stands, cherchant sans cesse de nouvelles idées et astuces pour attirer de potentiels clients. Elle met ainsi en avant sa « sensibilité féminine » dans la mise en décor du stand, la préparation de plates-bandes suggestives.

La reconversion de l'exploitation a donc permis à Catherine de remobiliser des compétences qui lui donnent la sensation « d'apporter sa pierre à l'édifice » mais cette place nouvelle ne renouvelle pas la division du travail sexuée mais au contraire la perpétue.

Le récit de l'arrivée de Catherine sur l'exploitation met en évidence, comme son beau-frère par ailleurs, une trajectoire contrariée d'agricultrice. La reproduction de la division traditionnelle du travail en agriculture lui a permis de « trouver sa place » sans pour autant générer le sentiment d'être agricultrice ni ressentir le besoin d'échanger avec ses pairs avec qui elle marque sa différence sociale.

« Aller dans des réunions de vulgarisation féminine, j'ai pas envie de me dévoiler, j'ai pas envie de parler de mes problèmes, machin, d'agriculture et puis tout ça... »

-Vous avez déjà tenté d'y aller ?

« Bah non parce que j'ai pas le temps et puis non, ça me dit rien du tout. Je préfère autre chose, bon peut-être que c'est une idée, une fausse idée que je me fais, peut-être qu'on fait des choses pour s'ouvrir au monde, à autre chose, justement oublier mais bon parler avec des bonnes femmes de leurs vaches, de leurs hectares de terre et puis ça, franchement, ça m'intéresse pas. Je ne suis pas une agricultrice dans l'âme. »

Cette différence qu'elle met en avant vis-à-vis « des bonnes femmes » est visible directement à travers ses loisirs : séances régulières de cinéma, fréquentation libre d'une salle de sport, spectacles de rue, de théâtre, balades au bord de mer et thalasso etc. Ainsi, l'image de l'entrepreneur « self made man » est ici remise en cause par la mise en évidence des appuis familiaux et plus particulièrement l'apport d'une main d'œuvre féminine qui se coule tout d'abord dans une division sexuée du travail puis réactive les compétences acquises au cours de la trajectoire scolaire et professionnelle pour alimenter les démarches entrepreneuriales. Ici l'idéologie entrepreneuriale se concilie parfaitement avec un discours sur l'innovation tout en reproduisant dans son organisation quotidienne des schémas traditionnels de division sexuelle du travail et de socialisation du ou des repreneurs dans l'optique d'une reproduction sociale permettant « *de ne pas avoir travaillé pour rien* ».

Conclusion

La genèse des circuits-courts de valorisation de la biomasse agricole met en évidence une structuration progressive, dans une dialectique combinant les appuis institutionnels, politiques et professionnels forts avec la mobilisation d'agriculteurs-entrepreneurs souvent qualifiés de « pionniers ».

A partir d'enquêtes approfondies auprès d'agriculteurs producteurs de biomasse, notre travail considère les trajectoires sociales et familiales de ces agriculteurs « pionniers » pour proposer une appréhension sociologique des logiques d'action à l'œuvre. La monographie familiale présentée met en évidence une trajectoire sociale singulière, fruit d'une socialisation distinctive, où les capitaux économiques, sociaux, culturels détenus, acquis ou hérités, permettent de relativiser les risques liés à ces projets agricoles en développement. Ces capitaux autorisent un écart assumé vis-à-vis des représentations du métier et des normes qui régissent l'activité agricole traditionnelle. Ainsi, le lien à la terre, la dimension passionnelle du métier d'agriculteur, ainsi que l'idée d'une « vocation », sont évacués au profit d'une représentation de l'exploitation comme le support d'une activité économique.

Le terrain de cette exploitation familiale conduit à mettre à jour le processus de formation de l'entrepreneur. Sa vocation contrariée le conduit à développer d'autres segments d'activités à partir de son exploitation agricole. Grâce à ces circuits-courts de la biomasse cet agriculteur a trouvé un espace propice à l'expression et/ou au renforcement d'un ethos entrepreneurial renouvelé. Il s'agirait d'une catégorie sociale d'agriculteur qui développe une logique d'action de type entrepreneurial. Nous retrouvons « la projection vers l'avenir, l'incertitude, la recherche de contrôle et la dimension narrative » (Chauvin, Grossetti, Zalio, 2014) qui la caractérise. La

mobilisation sous-jacente de la famille soutient ces logiques d'action, reproduisant au passage une division sexuée du travail au cœur de l'exploitation agricole.

Cet agriculteur est révélateur d'une catégorie sociale qui pose la question du dépassement des oppositions traditionnelles entre agriculture conventionnelle versus agriculture alternative. En effet ces tenants de l'agriculture conventionnelle requalifieraient ici leur exploitation en répondant aux nouvelles réorientations des politiques agricoles en faveur du respect de l'environnement. Ils n'hésiteraient pas à transformer leur ethos en dépassant les clivages, la défense d'un passé mythifié, les acquis du système conventionnel (aides PAC, etc.) et l'identité professionnelle agricole traditionnelle. Selon nous, la mise en évidence des propriétés sociologiques de cette catégorie d'entrepreneur en agriculture pose la question d'une reconfiguration du champ agricole et des luttes qui le structurent. Elle traduirait l'émergence d'une définition nouvelle de l'identité professionnelle agricole empruntant davantage à l'entrepreneur qu'à l'agriculteur.

Bibliographie

- BERLAN M., *Hasard et nécessité : le travail des femmes dans les exploitations agricoles familiales*. Aix-en-Provence, CERS, 1985.
- BESSIERE C., *De génération en génération. Arrangements de famille dans les entreprises viticoles de Cognac*, Paris, Editions Raisons d'agir, 2010.
- BESSIERE C., GOLLAC S., « Reprendre mais entreprendre. Le paradoxe des entreprises familiales contemporaines. », Communication au 2^e congrès de l'Association française de sociologie, réseau thématique « Sociologie économique », 5 septembre 2006.
- BICHAT H., MATHIS P., *La biomasse, énergie d'avenir ?*, Editions Quae, 2013.
- CARDONA A., LAMINE C. HOCHEREAU F., « Mobilisations et animations autour des réductions d'intrants : stratégies d'intéressement des agriculteurs dans trois territoires franciliens, *Revue d'études en agriculture et environnement*, n°93, 2012, pp.49-70.
- Chabaud-Rychter D., Fougeyrollas-Schwebel D., Sonthonnax F., *Espace et temps du travail domestique*, Paris, Méridiens-Klincksieck « Réponses sociologiques », 1985.
- CHAUVIN P-M, GROSSETTI M., ZALIO P-P., *Dictionnaire sociologique de l'entrepreneuriat*, Presses de Sciences Po., 2014.
- CHOMEL C., DECLERCK F., FILIPPI M., FREY O., MAUGET R., *Les coopératives agricoles. Identité, gouvernance et stratégies*, Editions Larcier, 2013.
- BESSIERE C., *De génération en génération. Arrangements de famille dans les entreprises viticoles de Cognac*, Paris, Editions Raisons d'agir, 2010.
- DELPHY C., « Agriculture et travail domestique : la réponse de la bergère à Engels ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 5, n° 5 « Labourage et pâturage : le patriarcat en campagne », 1983.
- DE RAYMOND A., GOULET F. (coord), *Sociologie des grandes cultures. Au cœur du modèle industriel agricole*, Editions Quae, 2014.
- DOBIGNY L., « Changement énergétique et rapport au monde », In Menozzi M.-J., Flipo F., Pécaud D. (dirs), *Energie et société. Sciences, gouvernances et usages*, Edisud, coll Ecologie humaine, pp.215-224, 2012.
- GIRAUX C. « Division du travail d'accueil et gratifications dans les chambres d'hôtes à la ferme », *Cahiers du genre*, n°37, Vol 2, 2004, pp.71-91.
- JONCOUX S., « L'intensification écologique de l'agriculture par la valorisation des déchets organiques : de l'écologisation aux inégalités. », Dossier « Ecologisation des politiques publiques et des pratiques agricoles », *Natures Sciences Sociétés*, n°21, pp.223-229, 2013.

- MULLER P., FAURE A., GERBAUX F., *Les entrepreneurs ruraux, agriculteurs, artisans, commerçants, élus locaux*, L'Harmattan, Paris, 1989.
- PIERRE G., *Produire pour son territoire. De l'autonomie agricole au projet local agro-énergétique.*, HDR en géographie, Université de Caen, 2013.
- PIERRE G., « Projets agro-énergétiques de territoire dans l'Ouest français : le rôle des agriculteurs-moteurs. », *European Journal of Geography*, n°738, 2015.
- REMY J., « De la célébration de l'agriculture familiale à la promotion de l'agriculteur-entrepreneur : succession ou coexistence ? », *POUR*, GREP, n°212, 2011, p. 165-178.
- TRITZ Y., *Développement territorial et valorisation en circuits courts des ressources énergétiques locales. Vers des systèmes agri-énergétiques territoriaux ?*, Thèse de doctorat en géographie, aménagement et urbanisme, Université Lyon 2, 2013.